

est-ce qu'on peut dire la solitude ?*

corinne rondeau

Y a des vies dont la biographie n'explique pas grand-chose, peut-être parce que quelque chose s'est joué avant : l'Histoire tire ses fils par-delà les êtres, façon objective de dire que l'histoire individuelle est aussi hors d'elle-même. C'est un peu l'affaire de l'artiste belge, Stéphane Mandelbaum (1961-1987).

Semblant tout droit sortis des gants de Mohamed Ali, ses portraits méconnus réapparaissent ces derniers temps de ci, de là, comme pour ébranler le tout sécuritaire de l'Occident et du marché qui couronne l'inacceptable kitsch dont Milan Kundera écrivait dans L'insoutenable légèreté de l'être qu'il est « un paravent qui dissimule la mort ». Mandelbaum, la mort ça le connaît avant, pendant, après.

Avant : le grand-père, seul survivant de la Shoah. Pendant : il apprend la langue du grand-père, le yiddish malgré dyslexie et dysorthographe, et dessine des portraits de Goebbels alors qu'il rêve de vivre dans un ghetto juif « pour casser du nazi ». Après : ayant vécu à la fin de sa vie dans les marges de la société entre proxénètes, petites frappes, prostituées et travestis, on le retrouve assassiné sur un terrain vague, le visage défiguré à l'acide.

Provocateur s'il en est à nos yeux actuels, Mandelbaum appartient à la culture des années 70-80 où l'image pornographique connaît une démocratisation sans pareille, à l'égal du militantisme politique d'extrême gauche. Un de ses miroirs est Pierre Goldman, juif, marginal, mélange de révolutionnaire et de résistant, détenu de droit commun, écrivain, chanteur, assassiné. Il en fait plusieurs portraits à la mine de graphite et feutre sur papier grand format. Suivront au stylo-bille ceux de Rimbaud, Pier Paolo Pasolini et Francis Bacon, représentant successivement fulgurance, innocence disloquée, recherche du cri à la surface de l'image. Mandelbaum tel qu'en lui-même, mixeur de destins.

Il n'y a pas que dessin, aussi accumulation de signes, de mots, de langues, d'insultes, de collages subversifs où signes SS et religieux côtoient sexualité. Ça fait beaucoup de vies et de mouvements pour un seul homme, chez qui on décèle une infatigabilité, une hyperactivité tendance art brut. Mais les années après Shoah, du nom que Lanzmann a légué à toute une génération et que le jeune artiste a vu plusieurs fois, sont une manière de tenir le rideau ouvert sur le passé, malgré l'inanité des bonheurs de la société de consommation des Trente Glorieuses. Il faut une force colossale pour maintenir la scène grand ouverte sur un passé tout en surface, tout y est le sens et le non-sens, le survivant et l'ordure, l'ordre et le chaos, les blancs et la prolifération des signes comme de minuscules projectiles.

Quant aux portraits des anonymes, prostituées et travestis, en très grands formats, ce sont sans doute les dessins les plus impressionnants, leurs traits sont assurés, amples, l'emprise sur le regard est sans filtre, totale. Un autre très grand format expressionniste, un fusain et craie grasse, est aussi noir que les peintures noires de Goya, Le Nazi, Saint Nicolas, les frères et la grand-mère (1978). Noir comme une question : les histoires qu'on raconte sont-elles toutes partageables ?

Des corps et de l'écrit, des destins et des portraits, des morts et des vivants, l'œuvre de papier de Mandelbaum est la fabrique d'une épreuve folle : rendre présent un passé qui n'est plus, ramener au jour regard et réalité, comme Orphée le fit pour Eurydice car pour la sauver il est conduit à la perdre : en se retournant sur l'interdit de la voir avant sa sortie des Enfers, son nom devient le récit écrit à l'infini de la quête d'amour, Eurydice. Le retournement devenant l'acte de mémoire par excellence, et le temps passé,



Stéphane Mandelbaum. Francis Bacon (dessin n°1), vers 1980
Stylo-bille et ruban adhésif sur papier, 48,5 x 64,5 cm.
Collection Gil Weiss, Bruxelles © Stéphane Mandelbaum © Roger Asselberghs / Adagp, Paris 2019

la répétition du récit de la perte. Comme si le retournement, désir de regard, était le détournement de sa mission de sauvetage : se rendre libre à l'interdit. Mais lorsqu'on n'est pas un mythe, juste Stéphane, quand la violence est toute à la surface du papier après avoir passé au noir l'histoire de famille et du nazisme, quand la violence des temps est déjà dans les paumes de ses mains avant la naissance, quand le temps vécu des uns devient une altérité insupportable pour d'autres, alors la vie de Stéphane, diffractée en multiples portraits, devient le récit d'un temps à partager, le récit du mythe contemporain de ce qui n'a pas été vécu. Même si ce récit apparaît sous une forme sombre et brutale, il est la demande pressante et exaspérée de trouver quelqu'un au présent. Un quelqu'un avec qui partager ce qui, justement, n'a pas été vécu pour regarder en face le temps où l'on vit. Une demande qui est double : elle s'adresse au regardeur qui doit se tenir droit devant ce qui se tient derrière lui ; elle s'adresse à l'artiste qui dissout son regard dans la formation de visages en appelant leur prénom, Salomon, José, Ida, Annie, Franco, Ina, Lolita... La double demande appelle aussi à s'interroger : Qui dessine qui ? Qui raconte quoi ? À quel temps appartient le récit ?

À cause des mémoires défaillantes, à cause du goût des époques, il faut du temps pour comprendre l'écart entre l'identité et le désir de dessiner. Un désir tendu vers un imaginaire, un ailleurs mythique, le passé, Eurydice comme une nuit à jamais fixée dans le regard, le présent de Stéphane. L'identité, elle, est toujours malheureuse parce qu'elle est demande de reconnaissance, toujours les autres et leur attente à satisfaire. L'artiste n'a pas le temps de satisfaire, seul compte l'irruption de visages contemporains pris dans le récit infini du passé perdu (se rendre libre à l'interdit) parce que l'avenir est déjà fini (rien n'est à inventer, tout à regarder). C'est alors que naît l'œuvre de Stéphane Mandelbaum, celle de l'étranger, de l'ultra-anticonformiste, celui qui refuse qu'on mette une identité à la place du désir, celui qui écrit sous le portrait de son père (le peintre Arié Mandelbaum) en yiddish, « baise mon cul ».

Désir encore de rencontres dans des lieux mal fréquentés comme on dit, seul au milieu d'autres solitudes. Or là où la vie est possible, la mort aussi, avec son désir à la lisière du jour et de la nuit. L'œuvre de Stéphane Mandelbaum n'est pas le récit d'un désespoir, plutôt la possibilité de briser la solitude, de partager par des récits qui ne sont pas à soi le présent qui cogne, boit, baise, vole, erre, appelle et rappelle, vit et meurt. Quand le dessin est, à chaque ligne, à chaque lettre, une façon de raconter le présent en percutant les vies pas vécues et imaginées, l'art du dessin devient une expérience radicale parce qu'elle est la réalité inaccessible du terrain vague de Stéphane. Aucune biographie ne peut rendre compte de l'expérience de la limite de Mandelbaum. Seul, le poète d'Une saison en enfer peut en donner la sentence : « Je suis réellement d'outre-tombe ». Le Je n'est pas un autre, c'est un ailleurs.

* Citation de Pierre Goldman, Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France.

L'exposition « Stéphane Mandelbaum » s'est tenue du 6 mars au 20 mai 2019 à la Galerie d'art graphique du Centre Pompidou, Paris.